

# Le latin, “ lien des savans ” (Comenius) ou quelle est la langue du cosmopolite dans l’Europe de la République des Lettres (XVIe-XVIIe siècle) ?

Fabien Simon

► **To cite this version:**

Fabien Simon. Le latin, “ lien des savans ” (Comenius) ou quelle est la langue du cosmopolite dans l’Europe de la République des Lettres (XVIe-XVIIe siècle) ?. Être citoyen du monde. Entre destruction et reconstruction du monde : les enfants de Babel XIVe-XXIe siècles, Université Paris Diderot, 2015, ISBN 978-2-7442-0198-1. <hal-01291313>

**HAL Id: hal-01291313**

**<https://hal-univ-diderot.archives-ouvertes.fr/hal-01291313>**

Submitted on 21 Mar 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FABIEN SIMON<sup>1</sup>

**LE LATIN, « LIEN DES SAVANS » (COMENIUS) OU QUELLE EST LA  
LANGUE DU COSMOPOLITE DANS L'EUROPE DE LA REPUBLIQUE DES  
LETTRES (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> SIECLE) ?**

Partons d'une rencontre cosmopolite, utopique, d'une « conversation transfrontalière »<sup>2</sup> mise en image : dans une pièce, quatre hommes sont rassemblés autour d'une table, ils représentent les quatre parties du monde connues au XVII<sup>e</sup> siècle. L'Europe – habillée à la manière d'un gentleman anglais – préside. Elle offre un « parchemin », sur lequel sont inscrits quatre chiffres, à l'Asie et à l'Afrique, assises à sa droite ; l'Amérique, debout face à elle, la salue ou la remercie d'un geste de la main. Le présent offert symbolise, en fait, un ouvrage publié en 1657, dont cette gravure est le frontispice, le *Universal Character by which All the Nations in the World may understand one anothers Conceptions* de Cave Beck (c.1623-1706), correspondant de la *Royal Society* dans le Suffolk, Master of Ipswich Grammar School puis vicaire de St Margaret's, à Ipswich toujours<sup>3</sup>. Le « caractère » de Cave Beck se propose d'aider à surmonter la malédiction de Babel, en facilitant la rencontre entre étrangers, dont les différences sont ici symbolisées par les manières respectives de s'habiller. Un poème, explicitement intitulé « *The Mind of the Frontispiece* », en précise le sens :

« Men to this lower world four parts assign,  
Since Neptune's Trident, purchas'd a fourth Tin  
All by their Representatives here meet,  
And by dumb Signes, each other kindly greet.  
Europe Elected Speaker, takes the Chair,  
Laws of one common Voice enacted are.(...) »

La scène figurerait donc une sorte d'entrevue diplomatique, au cours de laquelle les représentants des quatre continents – l'Amérique étant cette « quatrième pointe du trident de Neptune », plus récemment adjointe, et dont

---

<sup>1</sup> Maître de Conférences en Histoire moderne. Université Paris Diderot-Paris7, laboratoire ICT-EA 337

<sup>2</sup> L'expression est de K. A. APPIAH, *Pour un nouveau cosmopolitisme*, trad. par Agnès Botz, Paris, O. Jacob, 2008, p. 23.

<sup>3</sup> C. BECK, *The Universal Character by which All the Nations in the World may understand one anothers Conceptions, Reading out of one Common Writing their own Mother Tongues. An Invention of General Use, The Practice whereof may be Attained in two Hours space, Observing the Grammatical Directions. Which Character is so contrived, that it may be Spoken as well as Written*, Londres, printed by Tho Maxey for William Weekley, 1657. Sur Cave Beck et son ouvrage : V. SALMON, « Cave Beck : a Seventeenth Century Ipswich Schoolmaster and his « Universal Character » », dans V. SALMON, *The Study of Language in 17th Century England*, Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1988, p. 177-190 ; et des remarques dans R. LEWIS, *Language, Mind and Nature : Artificial Languages in England from Bacon to Locke*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, notamment p. 82-84 où le frontispice est reproduit.

on perçoit ici la dimension d'aiguillon puisque c'est à elle que l'Europe semble s'adresser en priorité – signent le pacte du recours à une « voix commune ». Un poème dédicatoire, signé « Jos. Waite, M.A. », prolonge l'exégèse de l'image :

« Speech is the Index of the mind: Loe, here  
Th' Index of Speech; the dumb Interpreter;  
The Iliads in a Nut-shell; Tongues in Brief;  
*Babel* revers'd; The traveller's Relief;  
Ferry of Nations Commerce...»<sup>4</sup>

En référence à une anecdote fameuse de Pline dans son *Histoire naturelle* (7, 21, 1) – qui reprend Cicéron –, la langue universelle inventée par l'auteur est dite pouvoir « faire tenir l'Iliade dans une coquille de noix ». Elle est un monde en réduction, une langue-microcosme, utile comme interprète universel, aussi bien pour les voyageurs (*traveller's Relief*) que pour les marchands (*Ferry of Nations Commerce*). Elle est, en somme, l'outil indispensable du cosmopolite, dont nous avons là deux incarnations données en exemple. Cave Beck, dans une lettre du 15 août 1668 adressée à Henry Oldenburg (v.1619-1677), secrétaire de la *Royal Society*, définit son propre projet comme un « *Pocket Mercury to Travaylors* »<sup>5</sup>. L'expression « Mercure de poche » renvoie au dieu du commerce et des voyages, qui est aussi le messager de l'Olympe, l'Hermès grec. Sa figure, qui émerge à nouveau à la Renaissance, est affiliée, entre autres de ses attributions, à la communication : il est celui qui a inventé l'art de nommer, celui qui informe, celui qui traduit, celui qui transmet<sup>6</sup>... La langue de Cave Beck est surtout, si l'on en revient au poème, « *Babel revers'd* », Babel renversée, retournée, la *confusio* annihilée grâce à ce projet de langue universelle.

C'est pour résoudre, en effet, ce problème de l'incommunicabilité et contrecarrer le châtement divin, que germe l'idée aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles de la création d'une telle langue. Recours aux gestes, comme dans l'*Arte de cenni* de Giovanni Bonifaccio (1616); hypothèse monogénétique visant à retrouver la Langue-Mère, l'idiome primordial partagé entre Adam et Dieu; quête encyclopédique, au contraire, cherchant à approcher un savoir universel par la somme de toutes les informations linguistiques accumulées – à Babel, se substitue son double, la Pentecôte<sup>7</sup> –, illustrée, par exemple, par le monumental *Thresor de l'histoire des langues de ces univers* de Claude Duret en 1613; création *ex nihilo*, enfin, d'une langue philosophique *a priori* (pour reprendre la terminologie des linguistes), solution adoptée par John Wilkins (1614-1672), évêque de Chester, autre secrétaire de la *Royal*

<sup>4</sup> C. BECK, *The Universal Character* (op. cit.), poème dédicatoire.

<sup>5</sup> H. OLDENBURG, *The Correspondence*, 13 vol., éd. et trad. par Albert Rupert Hall et Marie Boas Hall, Madison-Milwaukee-Londres, The University of Wisconsin Press, 1967-1986; vol. 5 (1668-1669), lettre n°943, 15 août 1668, p. 14-17.

<sup>6</sup> C. BALAVOINE et alii (dir.), *Mercure à la Renaissance*, Actes des journées d'étude des 4-5 octobre 1984, Paris, Société française des Seiziémistes, 1988, p. 5.

<sup>7</sup> Voir J. CEARD, « De Babel à la pentecôte : la transformation du mythe de la confusion des langues au XVI<sup>e</sup> siècle », *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, 42, 1980, p. 577-94.

*Society* et auteur d'un « caractère réel ». Les moyens envisagés pour créer une langue universelle sont nombreux et protéiformes<sup>8</sup>. Or peut-on parler d'un champ unifié des concepteurs de ces langues universelles dans l'Europe de la Renaissance et de l'Âge classique et quelles seraient ses caractéristiques ? Quel est le terrain commun, dans l'approche linguistique, entre un *fellow* de la *Royal Society*, comme Wilkins ou un correspondant de l'institution londonienne comme Cave Beck, et un jésuite parisien ou romain, tel qu'Athanase Kircher ? Quels sont les liens, dans cette perspective, entre des acteurs appartenant à des lieux d'élaboration de la modernité de nature très différente, comme le collège jésuite – pour Kircher mais aussi d'autres membres de la Compagnie impliqués dans la quête d'un idiome commun comme Philippe Labbé ou Pierre Besnier sur lesquels nous allons nous concentrer ici – et des sociétés savantes comme la *Royal Society*, mais également l'*Academia pariensis* de Marin Mersenne ? Dans l'optique d'une « sociologie du savoir scientifique », définie, entre autres, dans les travaux de Steven Shapin et Simon Schaffer<sup>9</sup>, comment analyser le rôle et le positionnement d'acteurs sociaux, au capital social et scientifique hétérogène, dans la construction d'un savoir scientifique, certes particulier, puisqu'il prend la forme d'une science linguistique utopique ? Il apparaît alors qu'un des espaces partagés par des acteurs, aux positions sociales variées par ailleurs, est la République des Lettres. Les concepteurs de langues universelles en forment une sorte de province, unifiée par leur intérêt pour la question linguistique, concentrée sur le choix, moins de la langue du bon usage (celle des grammairiens) que de la langue de la science et de la vérité, celle de la République des Lettres elle-même précisément. A l'intérieur de cette « République des langues » – dont les pôles, quelque peu décalés par rapport à ceux de l'État utopique supranational dans lequel elle s'insère, sont Rome et Londres –, des lieux du savoir linguistique font office de terrain commun<sup>10</sup>. C'est le cas en particulier du lieu de sociabilité cosmopolite qu'est le *Musaeum Kircherianum* du Collège romain. La collection sert d'interface entre le monde et ses objets, que Kircher a pu récolter par l'intermédiaire d'un réseau jésuite aux dimensions « globales », et les membres de la République des Lettres qui le visitent, puisqu'il est un

<sup>8</sup> G. BONIFACIO, *L'arte de'cenni...*, Vicenze, Francesco Grossi, 1616 ; C. DURET, *Thresor de l'histoire des langues de cest univers...*, Genève, Slatkine Reprints, 1972 (1613,1619) ; J. WILKINS, *An Essay Towards a Real Character...*, Londres, Royal Society, 1668 ; pour ne citer que quelques-uns de ces projets de langues universelles. Pour un recensement sur la longue durée : U. ECO, *La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, trad. de l'italien par Jean-Paul Manganaro, Paris, Ed. du Seuil, 1994.

<sup>9</sup> Voir notamment, entre autres de leurs travaux, S. SHAPIN et S. SCHAFFER, *Le Léviathan et la pompe à air : Hobbes et Boyle entre science et politique*, trad. de l'anglais par Thierry Piélat avec la collab. de Sylvie Barjansky, Paris, Ed. la Découverte, 1993 (1985 pour l'original en anglais).

<sup>10</sup> Sur cette question-là plus généralement, nous nous permettons de renvoyer à nos travaux antérieurs : F. SIMON, *Sortir de Babel. Une "République des Langues" en quête d'une langue universelle à la Renaissance et à l'Âge classique*, thèse de doctorat, soutenue le 2 décembre 2011, université Rennes 2 ; et, entre autres : F. SIMON, « Une "République des Langues". La quête de la langue universelle au XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle : une langue de la vérité à l'usage des Républicains des Lettres ? », dans N. DION, S. MASSE et A.-A. PLOURDE (dir.), *Le Cosmopolitisme. Influences, voyages et échanges dans la République des Lettres (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Hermann, 2014, p. 257-288.

point de convergence de l'Europe lettrée et princière<sup>11</sup>. Le jésuite qualifie ainsi sa galerie de « *Mundi theatro* » et affirme qu'elle « est visitée par toutes les nations du monde »<sup>12</sup>.

Cette description de sa galerie par Kircher nous conduit ainsi à envisager en quoi l'espace social dans lequel s'inscrivent plus généralement les concepteurs de langues universelles est précisément un des lieux privilégiés de la définition du « cosmopolite ». La République des Lettres apparaît comme l'espace cosmopolite par excellence, celui où une « pensée de l'universel » confine presque à la nécessité, tant le savoir ne peut se limiter aux travaux d'un seul mais nécessite une collaboration à grande échelle, qui autorise tous les déplacements, met en exergue tous les franchissements de frontières possibles. Un sentiment de fraternité universelle dans les sciences et les lettres – qui n'empêche pas les conflits nombreux<sup>13</sup> – permet l'installation de ce *topos*<sup>14</sup> de la « république » supranationale, universelle<sup>14</sup>. Et bien qu'utopique, cet espace est explicitement revendiqué par les acteurs sociaux, qui considèrent qu'ils s'y inscrivent et qu'il est constitutif de leur identité. Bien souvent être « républicain des lettres » signifie être cosmopolite : que l'on songe au premier usage du terme en français par Guillaume Postel, qui signe son *De la République des Turcs...* par un « *Guillaume Postel, cosmopolite* », à Erasme se revendiquant « citoyen du monde », John Dee se définissant, en référence à Cicéron, comme « citoyen et membre de l'unique cité mystique et universelle dans son entier » ou, enfin, à Nicolas-Claude Fabri de Pereisc parlant de lui, du fond pourtant de sa petite patrie, la Provence, qu'il va jusqu'à comparer aux « sables de la Libye », comme d'un « citoyen de tout l'univers »<sup>15</sup>. La sédentarité physique n'empêche pas un cosmopolitisme de l'esprit et le *sedentarius* – au sens propre, dérivé de *sedere*, celui qui « travaille assis » – se revendique, par l'intermédiaire de l'esprit, d'une absolue mobilité transfrontalière, grâce aux livres qu'il lit, aux imprimés ou aux correspondances qu'il fait circuler. Ainsi Gabriel Naudé (1600-1653) fait-il de ce désir de savoir la mesure du cosmopolite et du *polyhistor* son

<sup>11</sup> Sur le Musée, notamment : P. FINDLEN, « Scientific Spectacle in Baroque Rome : Athanasius Kircher and the Roman College Museum », *Roma moderna e contemporanea*, année 3, n°3, 1995, p. 625-665.

<sup>12</sup> Lettre de Kircher à son « Hochgeehrter Herr und Freundt » (Johann Martin Hirt ou Johann Georg Anckel), 16 juillet 1659 (HAB. BA N°376 (copie)), citée dans J. FLETCHER, « Athanasius Kircher and Duke August of Brunswick-Lüneburg. A chronicle of friendship », dans J. FLETCHER (dir.), *Athanasius Kircher und seine Beziehungen zum gelehrten Europa seiner Zeit*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1988, p. 99-139; (p.99-139; p. 105): « meine Galleria, oder Museum, wird von allen Nationen der Welt besucht, und ein fürst nicht kan bekandter werden in hoc Mundi theatro, als wann sie ihre Abcontrafayung suchen. »

<sup>13</sup> F. WAQUET, « La République des Lettres : un univers de conflits », dans B. BARBICHE, J.-P. POUSSOU et A. TALLON (dir.), *Pouvoirs, contestations et comportements dans l'Europe moderne. Mélanges en l'honneur du professeur Yves-Marie Bercé*, Paris, PUPS, 2005, p. 829-840.

<sup>14</sup> Sur la République des Lettres, notamment F. WAQUET, « Qu'est-ce que la République des Lettres ? Essai de sémantique historique », *Bibliothèque de l'école des chartes*, t. 147, 1989, p. 473-502 et H. BOTS et F. WAQUET, *La République des Lettres*, Paris, Belin, 1997.

<sup>15</sup> Citations dans H. BOTS et F. WAQUET, *La République des Lettres (op. cit.)*, p. 66.

parangon, pouvant revendiquer de « s'appeler à bon droit cosmopolite... [de] tout sçavoir, tout voir et de ne rien ignorer »<sup>16</sup>.

Le cosmopolitisme apparaît donc peut-être avant tout comme une identité que l'on peut activer à loisir, mais est-ce pour autant un qualificatif à la dimension performative ? Si, comme on l'a vu, le républicain des lettres est forcément cosmopolite, l'inverse n'est-il pas vrai aussi, dans l'Europe des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles en tout cas : à quel point le « citoyen du monde » n'est-il pas le citoyen d'un monde, le sien, autoproclamé, celui des lettrés européens ?

Si la République des Lettres est très certainement un des espaces privilégiés de la définition du cosmopolitisme – ce qui ne manque pas d'avoir des conséquences importantes sur ladite définition –, nous ne postulons en rien ici que le cosmopolitisme serait l'apanage des Européens de l'époque moderne. De nombreux travaux historiographiques récents insistent, au contraire, sur le pluriel du cosmopolitisme, sur ses formes variées, qu'on l'appelle « subalterne », « vernaculaire »<sup>17</sup>... Et, pour ne prendre qu'un exemple extra-européen, l'empire moghol est un des autres lieux d'une fabrique d'un cosmopolitisme intense, « non seulement comme idéologie et technologie de gouvernement mais aussi comme pratique quotidienne »<sup>18</sup>.

Sans considérer donc l'Europe du XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle comme le lieu exclusif de sa définition, l'interrogation qui guidera notre propos sera, non pas qu'est-ce qu'être cosmopolite à l'époque moderne, mais bien pourquoi se dit-on cosmopolite ? Quelles stratégies président à l'activation de celle de « citoyen de tout l'univers », parmi les différentes identités que les agents peuvent tour à tour, ou simultanément, mobiliser ? Le cosmopolitisme n'est-il pas, en tout cas dans les sources que nous étudions, une manière

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>17</sup> Nous renvoyons ici, parmi bien d'autres travaux sur le cosmopolitisme contemporain, à K. A. APPIAH, *Cosmopolitanism : Ethics in a World of Strangers*, New York, W. W. Norton & company, 2006 et *Pour un nouveau cosmopolitisme (op. cit.)* ; ainsi qu'à U. BECK, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, trad. par Aurélie Duthoo, Paris, Aubier, 2006. Pour une discussion sur les cosmopolitismes : W. D. MIGNOLO, « Cosmopolitanism and the De-colonial Option », *Studies in Philosophy and Education*, Vol. 29-2, 2010, p. 111-127 ; S. POLLOCK, « The Cosmopolitan Vernacular », *The Journal of Asian Studies*, Vol. 57-1, 1998, p. 6-37 ; M. ZENG, « Subaltern cosmopolitanism: concept and approaches », *The Sociological Review*, vol. 62-1, 2014, p. 137-148. Voir aussi sur l'Europe moderne : M. C. JACOB, *Strangers Nowhere in the World: The Rise of Cosmopolitanism in Early Modern Europe*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2006.

<sup>18</sup> Nous renvoyons aux récents actes du colloque sur l'Asie du Sud : C. LEFEVRE, I. ZUPANOV et J. FLORES (dir.), *Cosmopolitismes en Asie Du Sud : Sources, Itinéraires, Langues, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> Siècle*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2015 (citation p. 16) ; dont J. FLORES, « Le « lingua » cosmopolite. Le monde social des interprètes hindous de Goa au XVII<sup>e</sup> siècle » qui écrit : « De manière générale et pour le bien-fondé de la discussion, on estime que le plus petit dénominateur commun pour identifier les cosmopolites réside dans leurs ressources à pouvoir franchir ou diluer les barrières – religieuses, ethniques, sociales, linguistiques : les lieux, les périodes et les circonstances dans lesquels on invoque systématiquement la différence se référant à ce qui est favorable pour cultiver la multiplicité des identités dans laquelle règne la mobilité (pas nécessairement physique). Vouloir accepter ce type de prémisses ne signifie en aucune manière épouser une vision positive peu critique du cosmopolitisme, fondée sur la diversité et la tolérance incompatibles avec la complexité de l'analyse historique. Les lieux du cosmopolitisme sont des lieux asymétriques, non sans conflit, tension, rupture et contradiction. » (p. 225).

européenne d'habiter le monde, la projection d'un regard européocentré sur un universel dont le centre de gravité, voire le pourtour, serait en fait très européen ? N'y a-t-il pas équivalence finalement entre le cosmopolite et le républicain des lettres, et quels intérêts ont les agents à se considérer ou à être considérés comme « cosmopolites » ?

Plus précisément, à l'intérieur de cette identité cosmopolite autoproclamée, nous nous concentrerons sur sa dimension linguistique : quelle langue de communication adopte-t-on lorsque l'on se perçoit comme cosmopolite ? Quelle est la langue d'un « citoyen du monde » du XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle européen ? Dans la définition qu'il donne de la République des Lettres, dans ses *Mélanges d'histoire et de littérature* de 1700<sup>19</sup>, le polygraphe Vigneul-Marville la présente comme un véritable État :

« Jamais République n'a été ni plus grande, ni plus peuplée, ni plus libre, ni plus glorieuse. Elle s'étend par toute la terre et est composée de gens de toutes les nations, de toute condition, de tout âge, de tout sexe... On y parle toute sorte de langues vivantes et mortes... »

La maîtrise des langues semble être, selon cette définition, un droit d'entrée dans ce monde. Mais s'agit-il forcément d'une polyglossie, étendue ou restreinte ? Ou cet État aux dimensions du monde irait-il de pair avec une langue particulière ? La première qui vient à l'esprit est évidemment le latin. Il est ainsi qualifié par un représentant suédois de la République des Lettres de « *lingua eruditorum vernacula* », une langue maternelle – un vernaculaire – des lettrés<sup>20</sup>. Quant au naturaliste Pierre Belon (1518-1564), dans ses *Portraits d'oyseaux, animaux, serpents...* de 1557, il en fait précisément la caractéristique du lettré, le rendant cosmopolite :

« Une communauté d'hommes villageois, un Breton, Basque, Ecosais ne s'entendraient l'un l'autre d'autant que la langue de chacun est étrangère à l'autre. Mais s'ils étaient hommes lettrés et qu'ils parlassent le langage lettré dont on use en leur religion, alors chacun s'entendra parler. Combien donc est avantage l'homme lettré sur le mécanique »<sup>21</sup>.

Un « *travellers' Latin* » (Daniel Defoe), fortement simplifié, est devenu à la Renaissance une sorte de « pidgin » européen permettant, apparemment, de se jouer des frontières<sup>22</sup>.

<sup>19</sup> Au terme donc de la période qui nous intéresse ici, puisque nous ne prenons pas en considération le cosmopolitisme des Lumières aux caractéristiques sans doute différentes. Pour la citation qui suit : VIGNEUL-MARVILLE, *Mélange d'histoires et de littérature*, Rouen, 1700, t. II, p. 60-63 ; cité, en particulier, dans F. WAQUET, « Qu'est-ce que la République des Lettres ? », *art. cit.*, p. 485.

<sup>20</sup> Cité dans B. LINDBERG, *De lärdes modersmål*, Göteborg, 1984, repris par P. BURKE, *Languages and Communities in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 53.

<sup>21</sup> P. BELON, *Portraits d'oyseaux, animaux, serpents, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et d'Égypte: le tout enrichy de quatrains...*, Paris, G. Cavellat, 1557 ; tel que cité dans J. KNOWLSON, *Universal Language Schemes in England and in France, 1660-1800*, University of Toronto Press, 1975, p. 7-8.

<sup>22</sup> P. BURKE, *Languages and Communities (op. cit.)*, p. 47.

Nous allons aborder maintenant ces questions, vastes mais qui seront la toile de fond de notre propos, par le prisme de deux projets de langue universelle de natures différentes. Ils sont l'œuvre de deux auteurs français, ancrés dans cette « République des Langues » que nous avons brièvement décrite, et appartenant tous deux à l'ordre jésuite. Le premier projet que nous aborderons, daté de 1674, est intitulé *La Réunion des langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule* et est l'œuvre du Père Pierre Besnier<sup>23</sup>. Le second, *Grammaire de la langue universelle des missions et du commerce*, est publié en 1663 par Philippe Labbé<sup>24</sup>. Les deux passent par des biais différents mais reposent sur le latin, langue universelle « de fait » : l'un, pour en faire la clé de tous les idiomes ; l'autre, pour proposer un latin hybridé de français, rendu ainsi, selon lui, plus efficace. Quelles stratégies président à ce choix linguistique et dans quels contextes est-il précisément inscrit ?

### ***La Réunion des Langues de Pierre Besnier (1674) ou le latin comme pierre de touche linguistique***

« Un homme d'esprit qui a un talent extraordinaire pour toutes les langues et pour toutes les sciences, [le père Besnier], passant à Malthe dans son voyage de Constantinople, donna ces paroles Italiennes [tirées du Tasse] au Grand Maître Cotonère pour mettre sur les Bannières de la Religion « *L'alte non temo e l'humili non sdegno* » (je ne crains point les plus hautes et je ne dédaigne pas les plus basses) »<sup>25</sup>.

Tel est le portrait du jésuite dressé par un de ses coreligionnaires, le Père Dominique Bouhours (1628-1702), éminent grammairien, « puriste » continuateur de Vaugelas, enseignant au collège de Clermont à Paris et, par ailleurs, précepteur du fils du Grand Colbert, Colbert de Seignelay. Linguiste de renom, apprécié de Boileau, La Bruyère, La Fontaine ou Racine, et auteur, entre autres, de *Doutes sur la langue française proposés à Messieurs de l'Académie française par un gentilhomme de Province*, publié la même année (1674) et par le même éditeur que celui de l'ouvrage de Besnier,

<sup>23</sup> P. BESNIER, *La Réunion des langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule*, édité et commenté par Vincenzo Lo Cascio, Dordrecht, Foris Publications, 1984 [à partir de l'édition : Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, 1674]. Un gros problème de traduction vraisemblablement (depuis l'italien) rend le commentaire de Vincenzo Lo Cascio, par moment, peu compréhensible. Il est à noter que Carlos Sommervogel (cf. note 28 infra) évoque une édition du traité de Besnier – non retrouvée – publiée à Liège, in 12°, chez Nicolas le Baragouin en 1672. Enfin, remarquons aussi que, dès 1675, l'ouvrage est traduit en anglais par Henry Roose.

<sup>24</sup> Le texte paraît dans une version française et latine (avec quelques variations, notamment dans l'« adresse aux lecteurs ») : P. LABBE, *Grammatica linguae universalis missionum et commerciorum, simplicissimae, brevissimae, facillimae, ut ejus ope ac beneficio multa dicantur et audiantur paucis, multa scribantur et legantur paucis...*, Ni Pari, fa J. Roger nipreman, ni an de Jesu Crist zoezi xasii (1663). Les références au lieu et à la date d'impression sont indiquées dans la langue inventée par Labbé. Soit pour la date : zoe+zi+xa+si = 100+600+60+3. Cette édition, présentée comme la troisième, est assemblée avec celle en français (« seconde édition ») sous la même côte à la BNF (RES-X-1858 (1) et (2)) : *Grammaire de la langue universelle des Missions et du Commerce tres simple, tres courte et tres facile à apprendre à toutes sortes de personnes : pour dire et entendre, lire et écrire beaucoup de choses en peu de mots & de temps...*, Paris, s.d. (1663).

<sup>25</sup> P. D. BOUHOURS, « Pensées ingénieuses des anciens et des modernes », Paris, S. Mabre-Cramoisy, 1689 ; cité par Vincenzo Lo Cascio, dans P. BESNIER, *La Réunion des langues (op. cit.)*, p. 63.



Bouhours n'est toutefois pas le seul homme de lettres de premier plan que semble fréquenter l'auteur de *La Réunion des langues*. En effet, une des figures centrales du champ littéraire français du XVII<sup>e</sup> siècle, Gilles Ménage (1612-1692), chargé du « rôle des gens de lettres » par Mazarin puis Colbert, en compagnie de Jean Chapelain notamment, fréquente le jésuite. Une des éditions – posthume – de son *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue française* comprend un *Discours sur la Science des Etymologies* de Pierre Besnier<sup>26</sup>.

« Une troupe s'embarquerait à Marseille, ses membres se rendraient à Constantinople où ils prendraient le père Besnier, bon mathématicien et sachant plusieurs langues orientales, de là ils iraient à Alep... et se mettraient en route pour la Chine...»<sup>27</sup>.

Ce second bref portrait est maintenant l'œuvre du célèbre astronome Jean-Dominique Cassini (1625-1712). Il mentionne Besnier à l'occasion de l'évocation d'une mission religieuse et scientifique pour la Chine, pour laquelle il forme aux observations astronomiques, à l'Observatoire de Paris dont il a la charge, les jésuites destinés à partir. Dirigée par le père Philippe Avril (1654-1698), cette mission dont le départ est à l'origine prévu pour janvier 1685, depuis Marseille, est mise en place pour doubler, par voie de terre, l'expédition des « Mathématiciens du roi », chargée, elle aussi, sous la houlette de Jean de Fontaney (1643-1710), de rallier la cour de l'empereur Kangxi<sup>28</sup>. Rien n'indique néanmoins que Pierre Besnier ait finalement fait partie de l'expédition du Père Avril.

Néanmoins le portrait qui en est dressé successivement par Bouhours et Cassini, nous le dépeint comme un parfait cosmopolite, tant par son savoir, à la fois scientifique et polyglotte, que par ses pérégrinations. En effet, nous savons que, né à Tours en 1648, Pierre Besnier est mort à Constantinople le 7 septembre 1705<sup>29</sup>. Après avoir fait son noviciat à Paris le 12 janvier 1663, il part en 1688 pour le Levant (selon Sommervogel, mais peut-être y est-il déjà auparavant...), passant notamment par Malte. Et il est un membre de la République des Lettres, comme l'indiquaient ses fréquentations et/ou

<sup>26</sup> G. MENAGE, *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue française, par Mr Ménage. Nouvelle édition revue et augmentée par l'Auteur. Avec Les Origines françaises de Mr de Caseneuve : un Discours sur la Science des Etymologies, par le P. Besnier, de la Compagnie de Jésus : & une liste des noms de saints qui paroissent éloignez de leur origine, & qui s'expriment diversement selon la diversité des Lieux, par Mr l'Abbé Chastelain, Chanoine de l'Église de Paris*, Paris, Chez Jean Anisson, 1694. La première édition de l'ouvrage de Ménage date de 1650. *Le Discours sur la Science des Etymologies* de Besnier est aussi publié de façon « indépendante » à Paris, Chez Anisson, en 1694.

<sup>27</sup> Mémoire manuscrit de Cassini, BN n° 17420, f. 246 (nous soulignons) ; cité par F. de DAINVILLE, *Les Jésuites et l'éducation dans la société française*. Tome 2 : La Géographie des humanistes, Paris, Beauchesne et ses fils, 1940, p. 452 (lui-même cité par Vincenzo Lo Cascio, *Ibidem*).

<sup>28</sup> La mission de Philippe Avril gagne la Perse, la Caspienne, la Pologne puis Moscou et la Sibérie mais n'atteint finalement jamais la Chine. Il en tire un récit de voyage : P. AVRIL, *Voyage en divers États d'Europe et d'Asie entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine...*, Paris, C. Barbin, 1692. Sur l'expédition du Père Fontaney, notamment : I. LANDRY-DERON, « Les Mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV en 1685 », *Archive for the History of Exact Science*, 55, 2001, p. 423-463.

<sup>29</sup> C. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Mansfield Centre, Martino Fine Books, 1998 ; t. 1, p. 1410.

connaissances, qui a collaboré, par exemple, à une traduction du *Nouveau Testament*, suivant la *Vulgate*, avec les pères Dominique Bouhours et Michel Letellier<sup>30</sup>. Apparemment diplomate, il a en tout cas beaucoup voyagé et est resté célèbre pour sa mémoire extraordinaire et sa connaissance des langues. Dans sa *Réunion des langues*, l'on retrouve à la fois le linguiste et le mathématicien.

En effet, il se propose d'y établir une méthode pour l'apprentissage de toutes les langues sur la base d'une seule, à partir d'un modèle d'inspiration rationaliste. Le raisonnement et l'analyse doivent permettre de connaître les langues, et non le recours à la mémoire :

« Dessen de l'ouvrage

La plupart des hommes estant prévenus, comme ils sont, de deux faux préjugés sur la nature des Langues ; l'un, qu'elles n'ont pas toutes du rapport, ni de la liaison entre elles ; l'autre, qu'elles dépendent uniquement de l'inconstance du hazard, & des bizarreries de l'usage : il ne faut pas trop s'étonner, si l'on a prétendu réussir dans l'étude des Langues par un pur effort de mémoire, sans que ni la vivacité de l'imagination, ni la force du raisonnement y eussent aucune part.

Comme je ne suis pas bien persuadé de la justesse de cette méthode, je fais rouler tout le dessein de mon Ouvrage sur ces deux Propositions, qui la combattent directement.

I. Les Langues ont en effet de la LIAISON ; on peut donc les apprendre, en les COMPARANT.

II. Les Langues sont véritablement fondées sur la RAISON ; il faut donc RAISONNER, en les comparant. »<sup>31</sup>

Ce principe de base établi, il reste à l'auteur à déterminer la langue de référence, celle qui permettra de réunir toutes les autres, dessein de la plus haute importance puisqu'il est présenté par le jésuite comme un moyen de remonter à l'unité linguistique primordiale, d'annihiler la *confusio linguarum* babélique<sup>32</sup>. Son choix s'arrête alors sur le latin.

### ***Le latin comme méthode et le renouvellement de la pédagogie latine***

La première raison invoquée est qu'il regroupe les trois qualités requises par Aristote, décrit comme « l'esprit le plus exact », pour faire une « règle ou une mesure parfaite », c'est-à-dire « l'universalité, la certitude, & la proportion ». Ces qualités découlent du fait que le latin est une synthèse entre les langues orientales et occidentales, car né des unes et ayant donné

<sup>30</sup> Elle est publiée à Paris en 1697 et 1703 (2 vols, in-12°).

<sup>31</sup> P. BESNIER, *La Réunion des langues* (op. cit.), p. 2-4.

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 1-2 : « C'est la pensée qui m'a insensiblement engagé dans le dessein de travailler sérieusement à la REUNION DES LANGUES, qui depuis la confusion de Babel, a toujours été regardée des Doctes comme une affaire chimerique ; faute d'une personne assez entreprenante, pour s'y embarquer, & assez heureuse, pour y réussir. »

naissance aux autres, ce qui en fait une langue proportionnée et riche<sup>33</sup>. Elle est déjà, en somme, en elle-même, une réunion de langues. De plus, elle apparaît comme immuable, présentant en cela les avantages d'une « langue morte », tout en étant pourtant encore une langue vivante, pratiquée quotidiennement, au moins à l'intérieur de la République des Lettres<sup>34</sup>.

Le contexte, sur le temps long, dans lequel s'inscrit le choix du latin de Besnier est celui du savoir linguistique en construction, depuis la Renaissance. Il fait du latin le paragon, la pierre de touche linguistique. Dans le processus d'étude, et en particulier de grammatisation des langues, le latin sert de langue de référence, de modèle grammatical soumettant parfois les autres langues à ses rets, de métalangue du savoir linguistique<sup>35</sup>. Il est la langue du savoir sur les langues, la langue de l'apprentissage des langues. Et ce bien que la démarche de Pierre Besnier commence à être quelque peu anachronique, dans un moment justement où ce monopole latin sur la grammaire commence à être discuté et où il n'est plus « le paradigme de toute grammaire », « la grammaire de référence devenant désormais celle du français »<sup>36</sup>. Ainsi sans remonter jusqu'aux « best-sellers de l'édition scolaire latine », comme le manuel de Jean Despautère (1460-1520), réédité de très nombreuses fois à partir de 1506, ou les fameux *Colloquia* et *De copia verborum* d'Erasmus, paru en 1512 à Paris<sup>37</sup>, la *Réunion des langues* de Besnier s'inscrit dans la lignée de manuels d'apprentissage du latin, s'appuyant parfois sur une pédagogie rénovée. C'est ce que propose Samuel Hartlib dans son recueil de traités (de Montaigne, Richard Carew et Eilhardus Lubinus – théologien protestant, mathématicien et géographe (1565-1621) –, publié en 1654 sous le titre de *The True and Readie Way to Learne the Latine Tongue*<sup>38</sup>. Il tire ainsi du témoignage de Richard Carew (1555-1620), antiquaire, linguiste et traducteur, envoyé avec son oncle en ambassade auprès du roi de Pologne, qu'ils « poursuivent » de Dantzig

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 11 : « En un mot, pour accorder tous les differends qui pourroient naistre sur la Primauté des Langues, je considère la Latine sous trois divers regards ; comme la fille des Langues du Levant, comme la mere de celles d'Occident, & comme la sœur des Langues du Septentrion. ».

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 9-10 : « Elle n'a pas non plus une autre imperfection des Langues vulgaires, qui estant de leur naturels sujettes au changement, ne peuvent pas consequemment nous servir d'une regle certaine & déterminée pour tous les siècles. Si elle est encore vivante par l'étenduë de son usage, elle a les avantages des Langues mortes, étant fixe & arrestée par un usage constant & déterminé ; & si son universalité la rend utile par tout, son immutabilité fait qu'elle pourra toujours servir. Pour ce qui est de la Proportion, la Langue Latine tient en quelques façon le milieu entre les Langues anciennes, & les modernes : elle n'est ni si pure que les premières, ni si corrompue que les secondes ».

<sup>35</sup> Voir notamment S. AUROUX, *La Révolution technologique de la grammatisation : introduction à l'histoire des sciences du langage*, Liège, Mardaga, 1994.

<sup>36</sup> E. BURY (dir.), *Tous Vos Gens à Latin : le latin, langue savante, langue mondaine (XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> Siècles)*, Genève, Droz, 2005, p. 13.

<sup>37</sup> Pour ces exemples, voir : F. WAQUET, *Le Latin ou l'empire d'un signe, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 49.

<sup>38</sup> S. HARTLIB, *The True and Readie Way to Learne the Latine Tongue. Attested by Three Excellently Learned and Approved Authours of Three Nations : viz. Eilhardus Lubinus, a German, Mr. Richard Carew, of Anthony in Cornwall ; The French Lord of Montaigne. Presented to the Unpartiall, both Publick and Private Considerations of those that seek the Advancement of Learning in these Nations*, Londres, Printed for R. and W. Leybourn for the Common-Wealth of Learning, 1654. Sur Samuel Hartlib, voir, entre autres: M. GREENGRASS, M. LESLIE et T. RAYLOR (dir.), *Samuel Hartlib and Universal Reformation: Studies in Intellectual Communication*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

jusqu'en Suède, non seulement l'efficacité transnationale du latin – qui lui permet de communiquer avec des « personnes importantes des nations hollandaise, suédoise et polonaise » – mais aussi le décalage entre le latin livresque, des grammaires, et celui de la pratique<sup>39</sup>. Hartlib en conclut que s'il faut se départir de « *la tyrannie de la grammaire dans l'enseignement des langues* », et trouver une voie « meilleure, plus facile et plus rapide », le latin n'en reste pas moins une clé d'accès à un « apprentissage universel et plus particulièrement l'enseignement des langues érudites [learned] »<sup>40</sup>.

Parmi les facilitateurs de la transmission latine, Samuel Hartlib, s'il ne citait pas un de ses textes en particulier, mentionnait dans son introduction, son « honorable ami » Jan Amos Comenius (1592-1670), réformateur scolaire, et auteur d'une nouvelle méthode d'apprentissage du latin, dont le titre n'est pas sans évoquer celui de Besnier, le *Janua linguarum reserata* de 1631 (étendu en 1649 avec la *Linguarum Methodus Novissima*). Sa « porte des langues », ou « pépinière » et « délicieux verger de l'universalité des choses et de la pure latinité », qui se présente sous la forme d'un recueil de phrases latines classées par thèmes (« III. Des éléments », « XVII. Des bêtes féroces », « LXXV. Des mesures et des poids »...), permet un accès facilité au latin mais aussi au monde dont il est porteur : « Cependant (ce que je dis sans vanité) je vous y donnerai à connaître, en abrégé, le monde entier et toute la langue latine, par l'usage d'une infinité de choses ». A défaut de la création d'une nouvelle langue plus efficace, sur laquelle il se penche par la suite, le latin apparaît à Comenius comme un palliatif valable, du fait de l'accès qu'il offre au savoir de l'Antiquité et aux grands auteurs et aussi du fait de sa très large accessibilité :

« Le but de cet examen didactique est de rendre plus claire, c'est-à-dire plus aisée, plus prompte et plus fructueuse qu'elle ne l'avait été jusqu'à présent, l'étude de la langue latine, laquelle, après avoir cessé d'être à l'usage d'une seule nation, est devenue celle de l'Europe entière : renfermée dans les écoles, elle est devenue le lien des savans et le moyen de communiquer la science »<sup>41</sup>.

<sup>39</sup> R. CAREW dans S. HARTLIB, *The True...* (op. cit.), p. 45-46: « In my tender youth I was by my Father put to School, and so continued for nine or ten years to learn the Latine according to the common teaching of ordinary Schoolmasters, by the Rules of Lillies Grammar. Afterward I spent three years in the University of Oxford, and three years more in the Middle Temple, one of our Innes of Court. (...) And in this journey, wanting the native Language of those Countreys, I was often inforced to use the help of the Latine Tongue, to buy such things as we needed, and to conferre with many Persons, being often employed by mine Uncles direction, to deliver Messages and receive Answers both to and from many great persons of the Dutch, Swedish and Polish Nations. And therein found a great defect in the want of usuall talking in former time in the Latine Tongue ; because I had often occasion to call such things, and at other times to mention such things as we did seldome or never meet with the names of the same in our Books (...) ».

<sup>40</sup> *Ibidem*, « épître dédicatoire » (non pag.) (nous soulignons) ; nous traduisons : « and in this Endeavour for a great many years we have continued, and many wayes attempts have been made to facilitate the Course of Universall Learning, and especially the teaching of Learned Tongues (...) And because it is no small difficultie and hazard to venture upon the contradicting of a Custome too Universally received, as is the Grammatical Tyranny of teaching Tongues ; Therefore I am willing to make an Appeal, and seek out an Eminent Patron for this bold Attempt (...) ».

<sup>41</sup> Nous utilisons ici la traduction française suivante : J. A. COMENIUS, *La Porte des langues ouverte. Ou Méthode abrégée, contenue en mille périodes, dans cent chapitres, pour apprendre la langue latine, la*

Or quarante années plus tard, ce capital symbolique du latin, langue lettrée par excellence, est toujours mis en avant par Besnier. Outre pour son efficacité linguistique, les principes qui guident l'auteur de la *Réunion des langues* dans son choix du latin sont d'ordre historique. Sa méthode repose sur la volonté de suivre le processus inverse du chemin suivi par les langues, c'est-à-dire de reconstituer les voies de leur « corruption », changements et dégradations phonétiques ou sémantiques (ainsi évoque-t-il le passage de *cadere* en latin à *déchoir* en français par exemple), pour les refaire en sens inverse<sup>42</sup>. S'il y a bien, selon lui, une proto-langue, il identifie malgré tout sept langues matrices dont sont issus les 24 idiomes qu'il va chercher à réunir, guidé par les trois principaux critères qui font, selon lui, l'importance d'un idiome : l'État, la Religion et les Sciences<sup>43</sup>. Ces sept matrices sont la Romaine (dont sont nés, par exemple, l'Italien, l'Espagnol, le Français et le Portugais), la Grecque, la Teutonne, l'Esclavonne, l'Hébraïque, la Scythique et la Persane<sup>44</sup>. Et parmi ces matrices, la latine est la plus efficace pour « réunir toutes les Nations du monde, sous la mesme Monarchie » linguistique.

### ***Le latin, lingua franca de la République des Lettres***

En effet, Besnier évoque, au départ, plusieurs solutions, tour à tour envisagées :

« La vénération que j'ai toujours (sic) eüe pour l'antiquité pensa m'engager d'abord à prendre la résolution de les réduire toutes à l'Hébraïque, comme étant, au-moins de nostre connoissance, la première, la plus noble, & la plus naturelle Langue du monde, de laquelle toutes les autres tirent en effet leur origine. Mais je ne fus pas long-temps sans faire réflexion, que c'eût esté renverser directement les premiers principes de ma Methode, que d'enseigner des Langues inconnuës, pour celle qui nous est la moins connuës de toutes. »

---

*langue française et toute autre langue, et en même temps tous les fondemens des sciences et des arts. Edition augmentée de mille mots environ, avec une nouvelle traduction française, et un vocabulaire très-complet des mots latins*, Paris, Jean-François Bastien, 1815, p. xxxvi, nous soulignons. L'expression « pépinière » se trouve à la p. xxxi. Comenius écrit qu'il s'est en fait inspiré du travail, intitulé aussi « la Porte des langues » et déjà sous la forme d'un abrégé de la langue latine, d'un jésuite de Salamanque issu du collège irlandais (cf. p. xiii et sq.).

<sup>42</sup> P. BESNIER, *La Réunion des langues* (op. cit.), p. 19 : « pour les réduire en suite plus aisément à leur principe, je tâche de tenir à-peu-près la mesme route, qu'elles ont tenuë pour s'en éloigner, autant que me le peut apprendre l'Histoire de l'antiquité, sur laquelle je fonde principalement les preuves les plus invincibles de la verité de cét art... ».

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 13 : « J'ay fait en cela, à peu-près, si je l'ose dire, comme un Prince, qui ayant formé le dessein de réunir toutes les Nations du monde, sous la mesme Monarchie, commenceroit ses Conquestes, par les Nations les plus fameuses & les plus fières, dans la pensée que le reste ne seroit pas en suite capable de luy tenir teste. Comme je ne suis pas d'humeur à rien faire sans raison, ni à me donner de la peine par caprice, pour satisfaire purement ma curiosité : la Religion, l'Etat, & les Sciences, sont les trois grandes Regles qui m'ont servi à juger quelles Langues sont en effet les plus importantes & les plus nobles. »

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 15-17. Ce travail sur les « langues matrices » évoque notamment les travaux de J.-J. SCALIGER, « Diatriba de Europaeorum linguis » (1599) dans *Opuscula varia antehac non edita...*, Paris, apud H. Drouart, 1610.

Première option envisagée, l'hébreu. Elle est réaffirmée ici comme la Langue-Mère, rendant son choix pertinent, mais est aussitôt disqualifiée du fait de la méconnaissance assez généralisée qui l'entoure<sup>45</sup>. Vient, ensuite, la possibilité du choix d'un vernaculaire, en l'occurrence celui de l'auteur, le français. Si le contexte, notamment diplomatique, déjà assez favorable à sa diffusion en Europe, n'est pas évoqué précisément, celui de la lutte que se livrent les langues vernaculaires revendiquant chacune la primauté sur les autres est, lui, pris en compte par Besnier, écartant cette option : le français aurait pu froisser la susceptibilité du « reste de l'Europe »<sup>46</sup>. Outre pour les raisons déjà évoquées, la mise en avant du latin repose, en fait, avant tout sur l'espace social de la langue. Contrairement à des idiomes disqualifiés par leur étroitesse sociale (basque, bas-breton, finlandais, frison ou « jargon des nègres et des Sauvages »<sup>47</sup>), le latin est une langue universelle, « de fait » :

« La plupart des autres Langues sont resserrées dans les bornes d'un Païs, ou d'un Royaume particulier : la Latine n'a pas ce desavantage ; c'est, à proprement parler, la Langue de l'Europe... elle est par tout universellement connue des Savans & des Gens de qualité, qui sont pour l'ordinaire les seules personnes, qui ayent besoin du secours des Langues étrangères »<sup>48</sup>.

La géographie du cosmopolitisme sous la plume d'un cosmopolite européen fait ainsi tendre l'Europe vers l'universel et fait, par la même occasion, de la langue des « gens de qualité », la langue de tous, ou, en tout cas, celle des polyglottes appelés à se mouvoir dans des espaces cosmopolites. De telles affirmations ne sont pas sans rappeler l'impérialisme linguistique mis en avant par les humanistes italiens de la Renaissance, et notamment par Lorenzo Valla, dans la préface de ses *Elegantiae* :

« Nous avons perdu Rome, nous avons perdu la domination et le pouvoir politique – quoique plus par la faute des temps que par la nôtre ; et pourtant, en vertu de ce pouvoir plus splendide, nous régnons encore sur une grande partie du monde. Nôtre est l'Italie, nôtre est la France, nôtre est l'Espagne, ainsi que l'Allemagne, la Pannonie, la Dalmatie, l'Illyrie et bien d'autres

<sup>45</sup> Sur cette question, voir par exemple : J.-P. ROTHSCHILD, « Quelles notions le « grand public » des lettrés chrétiens de la France du XIV<sup>e</sup> siècle eut-il de l'hébreu ? Enquête parmi les inventaires de bibliothèques », dans I. ZINGUER (dir.), *L'Hébreu au temps de la Renaissance*, Leyde-New York-Cologne, Brill, 1992, p. 172-196.

<sup>46</sup> P. BESNIER, *La Réunion des langues* (op. cit.), p. 7-8 : « L'inclination, que je dois raisonnablement avoir pour ma patrie, me persuadoit presque de m'attacher uniquement au François, & d'en faire le premier fondement de cette réduction universelle. Mais après tout, le reste de l'Europe, que je ne dois pas tout-à-fait mépriser, n'eût pas beaucoup plus approuvé ce dessein, que nous approuverions en France celui d'un Allemand, qui réduiroit toutes les Langues à la sienne »

<sup>47</sup> *Ibidem*, p. 13-14 : « outre que je n'ay pas assez d'étenduë d'esprit & de memoire, pour les pouvoir posséder toutes, il faut avoüer, qu'il s'en trouve quelques unes, qui n'engagent pas extrêmement le monde. Le Basque, ce me semble, ni le Bas-Breton, ne sont pas pour inquiéter fort personne ; & je ne crois pas qu'il y ait beaucoup plus de gens qui s'y interessent, qu'au Finlandois, au Frison, & au Jargon des Negres & des Sauvages. Ainsi, dans le choix qu'il en falloit faire, je n'ay pû me dispenser de donner la préférence à celles qui sont les plus illustres. »

<sup>48</sup> *Ibidem*, p. 9.

nations. De fait, l'empire romain est là où règne la langue de Rome. »<sup>49</sup>

Nous retrouvons ainsi la dimension de « signe européen » du latin, suivant l'expression de Françoise Waquet. Et la constitution de ce « capital symbolique commun à toute l'Europe », à travers l'héritage et l'enrichissement progressif d'un corpus culturel de références communes<sup>50</sup>, repose notamment sur la triple facette de la domination linguistique mise en avant par Besnier : l'État, la religion et les sciences. Le latin est en effet, au XVII<sup>e</sup> siècle, la langue de la neutralité diplomatique, « l'interprète commun des nations les plus cultivées » selon l'humaniste Johannes Vorstius en 1678<sup>51</sup> ; mais aussi la langue des lettres et des sciences. Si son monopole est certes entamé, il se maintient comme langue véhiculaire, « médiateur culturel », entre savants<sup>52</sup>. Il représente encore, au XVII<sup>e</sup> siècle, un droit d'entrée tacite dans la République des Lettres. Et un « grand intermédiaire » de cet État utopique comme Marin Mersenne (1588-1648), lui aussi acteur de la quête de la langue universelle avec son *Harmonie universelle* de 1636, appelle de ses vœux, dans une lettre de 1640, la mise en place d'une vaste entreprise éditoriale internationale de traductions en latin :

« (...) Vous avez raison de dire, que ni Dieu, ni les sciences ne sont point liées aux langues, et en effet, chacune est capable d'expliquer toute chose ; mais le malheur est qu'il faudrait les entendre toutes, pour participer aux labeurs de ceux qui écrivent en celles qu'on n'entend pas, si ce n'est qu'il y eust quelque excellente Académie composée de 15 ou 20 honnestes hommes de chaque nation, et ce ès chaque Royaume, afin qu'ils eussent soin de traduire en la langue commune de l'Europe chretienne, qui est la Latine, ce qu'ils jugeront digne de cette langue, afin que tous en eussent leur part »<sup>53</sup>.

Cette dernière expression employée par le minime nous ramène au troisième aspect de l'universalité/européanité du latin, sa dimension religieuse. Il est aussi le langage de l'Église. Et si ce capital symbolique religieux était déjà valorisé par Besnier, il prend une tournure polémique, une coloration de controverse confessionnelle, sous la plume d'un autre

<sup>49</sup> Citation dans M. FEO, « Tradizione latina », dans A. ASOR ROSA (dir), *Letteratura italiana. Volume quinto. Le questioni*, Turin, Einaudi, 1986, p. 361-362 ; repris dans F. WAQUET, *op. cit.*, p. 305.

<sup>50</sup> F. WAQUET, *op. cit.*, p. 320.

<sup>51</sup> J. VORSTIUS, *De latinitate falso suspecta deque latinae linguae cum germanica convenientia liber... Editio secunda...*, Berolini, sumptibus Danielis Richelii, 1678, dédicace non pag..

<sup>52</sup> Voir, par exemple : A. BLAIR, « La Persistance du latin comme langue de science à la Renaissance », dans R. CHARTIER et P. CORSI (dir.), *Sciences et langues en Europe*, conférence du Centre Alexandre Koyré (Paris, 14-16 novembre 1994), Luxembourg, Office des publications officielles des Communautés européennes, 2000, p. 19-39.

<sup>53</sup> M. MERSENNE, *Correspondance*, vol. XI, n°942bis (lettre du 16 novembre 1640), p. 420. Pour son traité sur la langue universelle : M. MERSENNE, *Harmonie universelle : contenant la théorie et la pratique de la musique*, introduction de François Lesure, 3 vol., Paris, Ed. du CNRS, 1986 [1636]. Sur les *brokers* de la République des Lettres : C. BERKVEN-STEVELINCK, H. BOTS et J. HASELER (dir.), *Les Grands intermédiaires culturels de la République des Lettres. Études de réseaux de correspondances du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Honoré Champion, 2005.

jésuite faisant reposer sa recherche d'un idiome universel sur les épaules du latin, « Atlas linguistique ».

**« *Puiser dans des marais éloignez une eau puante & bourbeuse* » : la défense confessionnelle et politique du latin selon la *Grammaire universelle des missions et du commerce* de Philippe Labbé**

Le Père Labbé, né en 1607 à Bourges, est entré dans la Compagnie de Jésus en 1623. Il y enseigne les humanités puis la théologie à Caen, Bourges et Paris<sup>54</sup>. Si son parcours est donc moins intrinsèquement cosmopolite, il ne s'intéresse pas moins à la question de la langue universelle. Et là où Pierre Besnier s'en tenait à un « projet de projet », décrivant ses intentions et la théorie, mais sans donner les clés pratiques de sa « réunion des langues », Labbé, lui, élabore une véritable langue.

***Rénover, refonder, revitaliser le latin ?***

Les arguments qu'il avance pour justifier le choix de cet idiome comme modèle rappellent ceux de Besnier :

« J'ay emprunté les Racines originales des Noms & des Verbes presque toutes de la langue Latine, & ce avec estude & affectation, parce quelle est connuë des Europeens & qu'elle peut beaucoup servir aux Barbares pour concevoir les mysteres de la Religion Catholique. J'ay adiousté qu'elle estoit tres-simple & tres-courte, dautant qu'elle a peu de Regles, garde partout une uniformité & analogie merveilleuse, n'est point troublée par de fascheuses exceptions comme toutes les autres, & n'est presque composee que de mots d'une ou deux syllabes »<sup>55</sup>.

L'espace social de la langue est, de nouveau, mis en avant. Le latin est la *lingua franca* européenne, en plus d'être, selon Labbé, une langue régulière et donc facile à apprendre. Sa méthode serait ainsi acquise en moins de « sept à huit jours ». Mais si son projet de langue universelle s'inscrit en quelque sorte dans le prolongement de cette « défense et illustration de la langue latine », il n'est pas un simple rappel de sa dimension transfrontalière, facilitant « mission » et « commerce ». Ce que propose l'auteur de la *Grammaire de la langue universelle* n'est autre qu'une sorte de proto-esperanto, une langue *a posteriori* avant l'heure, mélange de langues européennes. Il s'appuie sur un latin simplifié, mâtiné de français, et avec une grammaire réduite. Le pluriel des noms, pronoms ou verbes est marqué par l'adjonction d'un [s] : si « père » se dit *pat*, il devient *pats* au

<sup>54</sup> Cf. J. BALTEAU et alii (dir.), *Dictionnaire de biographie française*, Paris, Letouzey et Ainé, 1932-2011 ; *sub voce*.

<sup>55</sup> P. LABBE, *Grammaire de la langue universelle des Missions et du Commerce tres simple, tres courte et tres facile à apprendre à toutes sortes de personnes...*, Paris, s.d., p. 2 (nous soulignons).



pluriel. Le féminin, lui, passe par l'ajout de [en] : la mère est *paten*, c'est-à-dire père+fémnin et la « lyonne », *leonen*... En ce qui concerne les conjugaisons, voici ce qu'il écrit au chapitre 3 qui leur est consacré :

« Il n'y a qu'une Conjugaison : deux Nombres, le pluriel distingué du singulier par un S : & deux Voix : la Passive se formant de l'Active avec un R, adioustè.

Du Present nous formons les autres quatre Temps, mettant devant la Finale une consone, B, à l'Imparfait : T, au Parfait : R, au Plusque parfait : S, au futur.

L'Indicatif est la source des autres Modes et des Participes ; en changeant la Finale O, en une autre : V, à l'Impératif : I, au Subjonctif, (qui est le mesme que l'Optatif) E, à l'Infinitif : & A, au Participe.

#### La Voix Active

	Indi.	Imper.	Subiunct.	Infinit.	Particip.
Present	amo	amu	ami	ame	ama
Imparf.	ambo		ambi	ambe	amba
Parf.	amto		amti	amte	amta
Plusq.	amro		amri	amre	amra
Futur.	amso		amsi	amse	amsa
(...)					

On coniuge en cette maniere : A amo, i'ayme : E amo, tu ayme. I amo, il ayme : As amo, nous aymons : Es amos, vous ayez : Is amos, ils ayment. A ambo ; i'aymois & ainsi du reste »<sup>56</sup>.

Suivent des chapitres consacrés aux prépositions, adverbes, numéraux, ainsi qu'à la syntaxe (« L'ordre naturel est le plus propre pour cette langue universelle » écrit-il<sup>57</sup>) et à la prononciation. Enfin, l'ouvrage se termine par un « Essay de l'apprentissage de la Langue Universelle » et un « Essay du dictionnaire de la Langue Universelle », où l'on voit que les terminaisons des mots doivent en partie exprimer la nature des choses (taille...) :

« *Can*, un chien : *canen*, une chienne : *canu*, un petit chien ; *canuen*, petite chienne : *canou*, grand chien, dogue : *canouen*, grande chienne : *canò*, a la façon des chiens : *canoe* chenil &c. ainsi *Cat*, *Leon* & autres animaux »<sup>58</sup>.

On a donc là une véritable langue, praticable selon son inventeur, dont la source d'inspiration principale reste le latin.

<sup>56</sup> *Ibidem*, p. 6-7 (et p. 3 pour les exemples qui précèdent). Sur le fonctionnement précis de la langue, voir, entre autres, G. F. STRASSER, *Lingua Universalis : Kryptologie und Theorie der Universal Sprachen im 16. Und 17. Jahrhundert*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1988, p. 196-199.

<sup>57</sup> *Ibidem*, p. 16.

<sup>58</sup> *Ibidem*, p. 23-24.

Cette proposition de revitalisation du latin est à inscrire, elle aussi, dans un contexte linguistique plus large. A côté des éloges, un certain nombre de critiques sont formulées à l'encontre de la langue latine. Dès l'époque des premiers humanistes, et même si ceux-ci se sont battus pour retrouver le latin antique, celui des origines, de l'âge d'or, égaré sous les gloses médiévales, cette langue n'en a pas moins, selon certains, et pour diverses raisons, perdu de sa superbe. Le latin est certes la langue de l'Empire romain, comme l'affirmait Lorenzo Valla, mais il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un Empire depuis longtemps déchu. Sa langue s'est donc affaiblie et a égaré, malgré tout pervertie par les siècles, son pouvoir d'évocation. Le constat est dressé, par exemple, par Claude Duret dans les pages de son *Thésor de l'histoire des langues de cest univers* (1613). Au chapitre LXVIII, dans le passage intitulé « De la grandeur de l'Empire Romain & comment & en quel temps il commença à décliner » et au paragraphe explicitement titré « De la decadence de la langue Latine », il écrit :

« Ceste langue fut rendue tres-elegante & parfaite par Ciceron, Cesar, Saluste, Vergile cy dessus mentionnez, & par autres eloquents hommes qui fleurirent lors en grand nombre esquels veritablement la purité d'icelle langue Latine est recogneue. Car par apres la Republique Romaine, estant muée en Monarchie, les mœurs corrompus, icelle langue pareillement se changea & corrompit, perdant sa nayfveté & eloquence precedente sous les Empereurs, puis estant l'Empire translaté de Rome à Constantinople, plusieurs nations estrangeres arrivants en Italie, altererent icelle langue tant qu'on laissa à la parler, & est demeurée ez livres seulement, qui n'ont esté leuz n'y entendus plus de huit cents ans... »<sup>59</sup>

Le latin n'est plus la langue qu'il était, issue néfaste des mélanges et autres hybridations linguistiques qui l'ont transformé au cours des siècles, sous les coups de boutoir des diverses « invasions barbares » de la langue... A la *translatio imperii*, et *studii*, pourrait être liée une *translatio linguae*.

A cela, deux conséquences principales. La première : malgré son omniprésence, et malgré les tentatives de rendre son apprentissage plus concret, le latin reste finalement une langue mal comprise. La prononciation en particulier, très fluctuante d'un pays à l'autre, est une des causes avancées. Il y aurait ainsi non pas un, mais des latins, quasiment imperméables les uns aux autres<sup>60</sup>, et ce, à l'oral aussi bien qu'à l'écrit, avec d'immenses variations, syntaxiques ou lexicales, entre le latin néoclassique des humanistes et le latin scolastique, médiéval, de l'Église... Or cette

<sup>59</sup> C. DURET, *Thésor de l'histoire des langues (op. cit.)*, p. 802 ; sur les langues au Moyen Âge, et notamment la place du latin comme « langue référentielle », voir : B. GREVIN, *Le Parchemin des Cieux. Essai sur le Moyen Âge du langage*, Paris, Seuil, 2012, par exemple p. 45 et suivantes.

<sup>60</sup> Et l'on peut songer ici à la célèbre entrevue « surréaliste » à la cour de l'empereur Maximilien décrite par Erasme dans son *De recta latini graecique sermonis pronuntiatione* (1528). Les orateurs parlent latin sans se comprendre les uns les autres tellement leurs prononciations le font sonner comme une langue étrangère (cf. D. ERASME, *Œuvres choisies*, traduction de Jacques Chomarat, Paris, Le Livre de Poche, 1991, p. 920-921 ; repris, entre autres, par F. WAQUET, *Le Latin ou l'empire d'un signe (op. cit.)*, p. 192.

incompréhension, au-delà des quiproquos, a des effets bien plus néfastes lorsqu'elle concerne le latin-langue liturgique. Les attaques les plus virulentes viennent alors des protestants, ou des réformateurs au sens plus large, qui s'insurgent contre la dimension magique du latin, langue incomprise dont l'apprentissage mécanique conduit à une religiosité externe. Erasme encore s'indigne : « des gens sans instruction et des femmes ainsi que des perroquets marmottent leurs psaumes et leur oraison dominicale en latin alors qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils prononcent »<sup>61</sup>.

Le second effet de cet impérialisme latin disqualifié réside dans le fait que certains auteurs en viennent à dénoncer le « servage langagier » (Marc Fumaroli) imposé par cette langue de la foi et du savoir qui accapare les ressources intellectuelles<sup>62</sup>. Dans son *Histoire des ouvrages des savants* en 1687, Henri Basnage de Beauval invite à se défaire du « joug des Latins » et dénonce « la foi aveugle dans l'autorité des Anciens »<sup>63</sup>.

Or ces critiques visent avant tout le latin et l'*Auctoritas* de la langue antique peut alors être projetée sur le grec, comme référence de remplacement. C'est ce que proposent, parmi d'autres, Joachim Périon, Guillaume Postel ou Conrad Gessner dans une « volonté manifeste de décolonisation linguistique »<sup>64</sup>. Et Philippe Labbé réplique précisément aux continuateurs de ces apôtres de l'origine grecque du français. Son projet, fusionnant au contraire langue de Rome et vernaculaire français, est aussi une attaque en règle.

### *Le latin et la polémique anti-janséniste*

Les arguments en faveur de son choix du latin ne s'arrêtent pas à la régularité et à l'universalité de la langue. Ils s'inscrivent, en fait, dans un contexte religieux et politique qui conduit à l'élaboration d'une véritable stratégie linguistique de la part du jésuite, dans laquelle le cosmopolitisme catholique du latin est précisément mobilisé.

Libéré des contraintes liées à l'enseignement dès 1659, Labbé se consacre à des travaux d'érudition, publiant au total 82 ouvrages sur les sujets les plus divers : des *Sacrosancta concilia*, collection de tous les conciles locaux, des chronologies (*Abbrégé chronologique de l'histoire sacrée et profane de tous les âges et de tous les siècles... depuis Adam jusques à Louis XIV...*) et autres manuels (dont *La Géographie royale*, rééditée à de nombreuses reprises) ou encore des répertoires bibliographiques, tels que la *Bibliotheca bibliothecarum*<sup>65</sup>. Or il est aussi,

<sup>61</sup> Cité dans F. WAQUET, *op. cit.*, p. 60.

<sup>62</sup> M. FUMAROLI, « Le génie de la langue française », dans P. NORA (dir.), *Les Lieux de mémoire, III, Les France, t. 3, De l'Archive à l'emblème*, Paris, Gallimard, 1992, p. 915.

<sup>63</sup> Cf. H. BOTS et F. WAQUET, *La République des Lettres (op. cit.)*, p. 135.

<sup>64</sup> C.-G. DUBOIS, *Mythe et langage au seizième siècle*, Paris, Ed. Ducros, 1970, p. 65.

<sup>65</sup> P. LABBE, *Sacrosancta concilia, ad regiam editionem exacta...*, 18 vols, *Lutetiae Parisiorum, impensis Societatis typographicae, 1671-1672* ; *Abbrégé chronologique de l'histoire sacrée et profane*, 4 vols, Paris, Société des libraires du palais, 1666 ; *La Géographie royale, présentée au... roy... Louis XIV...*, Paris, M. Hénault, 1646 ; *Bibliotheca bibliothecarum...*, Paris, apud L. Billaine, 1664.

bon soldat de son Ordre, un vigoureux polémiste contre les jansénistes, au moment où la querelle prend toute son ampleur sous le règne de Louis XIV<sup>66</sup>. Elle gagne chez Labbé une coloration fortement linguistique. En effet, il a étudié aussi bien le latin, en travaillant sur la célèbre grammaire du XVI<sup>e</sup> siècle de Jean Despautère, déjà évoquée, que le grec<sup>67</sup>. Et c'est justement au sujet de ce dernier qu'enfle la polémique avec Port-Royal, cristallisée par le jésuite dans un petit ouvrage de son cru : *Les Étymologies de plusieurs mots françois, contre les abus de la secte des hellénistes du Port-Royal*<sup>68</sup>. Il le dédicace à « Messieurs de l'Académie » :

« Ce n'est pas une chose nouvelle en ce Royaume, de s'adresser à votre illustre Assemblée dans les difficultez, qui se presentent sur les Origines & l'usage des mots de nostre Langue (...)

Que si vous avez bien eu la bonté de recevoir favorablement ceux, qui vous ont consultez pour une seule parole, quelquesfois mesme fort éloignée de l'usage commun ; j'ay creu que vous ne trouveriez pas mauvais, que ie m'adressasse à vous, pour vous faire iuges d'un procez, que i'ay entrepris contre des personnes, qui iusques à cette heure ont esté estimées pleines d'esprit, & fort intelligentes en nostre Langue »<sup>69</sup>.

L'affaire prend donc un tour politique avec cette adresse à l'instance de légitimation de la langue, que représente l'Académie française depuis sa création en 1635<sup>70</sup>. Une institution monarchique au service d'un roi dont le jésuite prend aussi clairement le parti, puisqu'il ne fait aucun doute, en 1661, qu'il est farouchement opposé aux jansénistes, alors que la « querelle du fait et du droit » bat son plein, suite aux condamnations par le pape Innocent X, en 1653, des cinq propositions issues de l'*Augustinus* et relatives au caractère contraignant et décisif de la grâce efficace. La querelle ne se calme, pour un temps, qu'avec la « paix clémentine » d'octobre 1668. Quel est donc l'aspect linguistique de la querelle mis en évidence par le jésuite ?

« C'est une affaire, Messieurs, de la dernière importance, & qui merite uniquement vos soins & vostre application toute entiere. Il ne s'agit pas icy de l'estat & qualité de cinquante, de cent, de

<sup>66</sup> Voir, par exemple, sa *Bibliotheca anti-janseniana, sive Catalogus piorum eruditorumque scriptorum, qui Corn. Jansenii, episc. Iprensis, et Jansenianorum haereses, errores ineptiasque oppugnarunt, cum praeludiis historiae et cribratione farraginis jansenisticae...*, Parisiis, ex off. cramosiana, 1654.

<sup>67</sup> J. DESPAUTERE, *Joannis Despauterii prosodia, de quantitate syllabarum... Postrema editio, denuo recognita... cura et studio R. P. Philippi Labbe...*, Toulouse, apud P. Robert, (S. d.) ; et sur le grec, par exemple : P. LABBE, *Linguae graecae prosodia, dialecti, epitheta, cum Thesauro prosodico graecolatino...*, Parisiis, apud S. et G. Cramoisy, 1653-1654.

<sup>68</sup> P. LABBE, *Les Étymologies de plusieurs mots françois, contre les abus de la secte des hellénistes du Port-Royal, sixiesme partie des Racines de la langue grecque...*, Paris, G. et S. Bénard, 1661. Voir par exemple ce qu'en dit aussi N. WILDING, *Writing the Book of Nature : Natural Philosophy and Communication in Early Modern Europe*, PhD, Florence, Institut universitaire européen, 2000, p. 272-274.

<sup>69</sup> P. LABBE, *op. cit.*, p. a iij-a iiij.

<sup>70</sup> Sur l'Académie française, entre autres : H. MERLIN-KAJMAN, *L'Excentricité académique : littérature, institution, société*, Paris, les Belles lettres, 2001.

mille ou de dix mille mots ; mais du *renversement general & de la ruine presque totale du langage, que nous avons reçu de main en main de nos Ancêtres depuis douze ou treize siècles*. Vous sçavez qu'il passe pour tres-constant entre les personnes sages, que *ce langage, duquel nous nous servons, a esté formé premierement, partie sur la langue Latine, qui estoit commune anciennement dans toutes ces contrées*, après qu'elle eust succédé à l'ancienne Gauloise ; partie sur l'Allemande, ou Thioise, naturelle à nos premiers François, glorieux conquerans des Gaules. *Et nous endurerons qu'il se trouve encor maintenant des gens si temeraires, ou si peu instruits dans nos Antiquitez, que de vouloir ravir aux Romains et aux peuples de la Germanie la qualité de Peres & d'Authieurs de nos paroles vulgaires ?* Ils se donnent beaucoup de peine de passer la mer pour aller chercher des Etymologies jusque dans les Provinces les plus éloignées de la Grece, & ne voyent pas, qu'ils se mettent en evident danger de faire un triste naufrage en un si long & si penible voyage (...) On peut dire avec verité que ce sont de tres mauvais menagers, qui font de grands frais, pour faire venir de loin ce qu'ils ont en abondance dans leurs propres maisons ; & aiment mieux puiser dans des marais éloignez une eau puante & bourbeuse, que d'étancher leur soif dans les claires fontaines de leur voisinage »<sup>71</sup>.

Labbé dénonce la rupture avec le latin, entraînée par les travaux des « étymologistes » de Port-Royal (dont il fait remonter les réflexions à celles, entre autres, d'Henri Estienne au XVI<sup>e</sup> siècle)<sup>72</sup>. À travers elle, ce membre de l'Ordre au « 4<sup>e</sup> vœu » met surtout en cause la rupture avec Rome et donc avec le Pape :

« I. Que le nom d'Hellenistes leur convient fort bien, à cause de l'affectation & du zele indiscret, qu'ils témoignent en faveur de la Langue Grecque au preiudice de la Latine, qu'il semble

<sup>71</sup> *Ibidem*, p. aiiij (v)-avj (nous soulignons). Nous ne pouvons pas insister ici sur le deuxième aspect de la citation et la question des origines germaniques, de la noblesse française notamment, reprise par Labbé.

<sup>72</sup> Pour les travaux d'Henri Estienne, il s'agit en particulier de son *Traicté de la conformité du langage françois avec le grec* (Paris, Robert Estienne, 1569). Sur les travaux linguistiques des jansénistes et Port-Royal, et en particulier le rapport au latin : S. AUROUX, « Port-Royal et la tradition française de la grammaire générale », dans S. AUROUX *et alii* (dir.), *Geschichte der Sprachwissenschaften : ein internationales Handbuch zur Entwicklung der Sprachforschung von den Anfängen bis zur Gegenwart*, 2 vol., Berlin-New York, W. de Gruyter, 2000, vol. 1, p. 1022-1029 ; et B. COLOMBAT, « Changement d'objectif et/ou changement de méthode dans l'apprentissage du latin au XVII<sup>e</sup> siècle ? La Nouvelle méthode [...] latine de Port-Royal », dans E. BURY (dir.), *Tous vos gens à Latin (op. cit.)*, p. 177-202. Labbé expose aussi dans son « Advertissement aux Lecteurs » une dimension plus personnelle de la querelle, puisqu'il accuse les jansénistes d'avoir pillé un de ses ouvrages. Son *Traité des Racines grecques* paru en 1648 (dont nous n'avons pas retrouvé de traces...) – sorte de réponse, écrit-il, à l'ouvrage de Jules-César de Bernières (*Etymologie des mots François, qui tirent leur origine de la Langue Grecque, en forme de Dictionnaire...*, Paris, 1645) qu'il jugeait fautif déjà – avait été copié, en plusieurs endroits, selon lui, par *Le Jardin des Racines Grecques mises en François...* écrit « par quelques Partisans du Jansénisme ». Il date ce traité de 1647, ce qui est problématique étant donnée la date de publication indiquée pour son propre ouvrage : sans doute s'agit-il plutôt de 1657, année de parution de l'ouvrage de Claude Lancelot (1615-1695) ? Labbé, en tout cas, ne nie donc pas que certaines racines remontent à la Grèce mais en ayant toujours transité par Rome.

vouloir supprimer partout, & empescher le commerce que nos François ont eu avec Rome depuis pres de 1200 ans »<sup>73</sup>.

Le reste de l'ouvrage, dictionnaire d'étymologies latines du français, illustre précisément, par l'intermédiaire des mots, les liens entre Rome et la France.

Son latin simplifié, plus compréhensible aux Français, renvoie au capital symbolique religieux de la langue. Il est, depuis un millier d'années écrit Labbé, langue de la liturgie chrétienne, catholique et donc universelle. D'ailleurs, au même moment un autre membre de la Compagnie de Jésus, Jean Lucas, du côté des Anciens dans la célèbre Querelle (et plus particulièrement ici celle des Inscriptions) lançait, au collège de Clermont, le 25 novembre 1676, une vibrante harangue pour la défense de la langue latine, langue sans patrie, partout chez elle, apte à répandre la renommée du roi, et durable, car constante et immuable, comme les monuments sur lesquels elle devait être employée<sup>74</sup>.

Le latin est donc surtout, finalement, une langue de reconnaissance entre pairs – catholiques, jésuites... –, et d'autant plus après la rupture de la Réforme, comme le souligne Alphonse Dupront : « Malgré les refus humanistes de Luther et la poussée vivace des langues vernaculaires, un fait capital ici demeure, trop peu souligné par l'historiographie : la permanence du latin comme langue de « clergie » et donc comme langue de communication, de reconnaissance, d'ésotérisme entre ceux qui savent. Ainsi l'ancienne langue sacrée, intacte dans le catholicisme romain, se définit comme langue de différenciation sociale, donc de consécration, et signe externe d'unité »<sup>75</sup>. La « grammaire des missions » du jésuite doit pouvoir servir d'arme de reconquête face aux jansénistes ou autres protestants.

### ***Conclusion : le cosmopolitisme comme stratégie de distinction ?***

Le choix de la langue du cosmopolite dans l'Europe de la République des Lettres du XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle n'est pas un choix neutre. Même derrière l'apparente évidence de l'élection du latin comme *lingua franca* des érudits, permettant l'aisance dans les déplacements transfrontaliers, physiques ou symboliques, les arguments avancés par les auteurs prônant son usage ne sont pas les mêmes en fonction du contexte mais aussi de leurs positions sociales. Le latin défendu par Erasme au XVI<sup>e</sup> siècle est différent de celui mis

<sup>73</sup> *Ibidem*, la citation se trouve dans l'« Avertissement aux Lecteurs » (non paginé). Rappelons ici que Pierre Besnier aussi était l'auteur de travaux d'étymologie, mais son rapport à Port-Royal est plus complexe, notamment du fait de son approche linguistique reposant sur la « raison ».

<sup>74</sup> Cf. F. WAQUET, *Le Latin ou l'empire d'un signe* (*op. cit.*), p. 284-285.

<sup>75</sup> A. DUPRONT, « Unité des chrétiens et unité de l'Europe dans la période moderne », dans A. DUPRONT, *Genèses des Temps modernes*. Rome, les Réformes et le Nouveau Monde, textes réunis et présentés par D. Julia et P. Boutry, Paris, Gallimard, 2001, p. 147-172 ; p. 163.

en avant par Pierre Besnier et Philippe Labbé dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

La langue de l'Église catholique doit rester la langue de référence pour les jésuites. Qu'elle permette d'apprendre toutes les autres langues dans la *Réunion* de Besnier ; qu'elle soit simplifiée et rendue plus efficace à l'aide d'un mélange avec le français chez Labbé ; ou qu'elle soit l'idiome modèle, à l'intérieur d'un autre projet de langue universelle de la période, la *Polygraphie* d'Athanase Kircher. Elle y impose son ordre dans les tables alphabétiques pentaglottes du double dictionnaire, inventé par le jésuite romain pour encoder ou décoder un message<sup>76</sup>. Là où, sur leurs terrains de mission et suivant la doctrine de l'accommodation, les jésuites prônent plutôt la traduction dans les langues des pays missionnés, en Europe, ils défendent l'universalité de la langue de Rome, la langue catholique.

A l'intérieur de la « République des Langues », province de la République des Lettres dans laquelle la quête d'une langue universelle anime les échanges, d'autres choix que celui du latin peuvent être faits. Ils sont discutés au sein de cet espace social restreint, mais qui n'en donne pas moins corps à cette utopie linguistique, grâce aux imprimés et correspondances qui lui sont consacrés<sup>77</sup>. Ainsi John Wilkins, dans son projet de « *Real Character* », dans lequel il mesure justement l'efficacité de sa langue face au latin, a connaissance des projets d'un type différent de Labbé et Kircher :

« A cela je pourrais ajouter quelque chose concernant l'avantage de cette manière philosophique, sur les essais en direction d'un caractère universel réalisés par d'autres. Celui sur les marques ou lettres par Ciceron ; celui sur les nombres par l'un des nôtres, compatriote ingénieux [dans la marge : Mr. Beck of Ipswich], suivi depuis par Becherus, et par Athanasius Kircher ; ensemble avec cette autre tentative en direction d'une langue universelle par Philippe Labbé. Lesquelles sont à cet égard défectueuses, parce qu'elles ne sont pas philosophiques ; raison pour laquelle elles sont beaucoup plus difficiles, et moins claires »<sup>78</sup>.

Il les mentionne, mais pour mieux les disqualifier comme des langues « non philosophiques », au sens de philosophie naturelle, c'est-à-dire celle qui est l'objet de toutes les attentions de la *Royal Society* dont il est le

<sup>76</sup> A. KIRCHER, *Polygraphia nova et universalis ex combinatoria arte detecta...*, Rome, ex. typ. Varesii, 1663. Kircher est cité par Labbé dans son propre projet (*Grammatica Linguae Universalis Missionum & Commerciorum*, *op. cit.*, p. 3-4).

<sup>77</sup> F. SIMON, *Sortir de Babel*. (*op. cit.*), notamment chapitre 7, p. 527-636.

<sup>78</sup> J. WILKINS, *An Essay...* (*op. cit.*), p. 452. Nous traduisons: « To this I might adde something concerning the advantage of this Philosophical way, above those attempts towards a Universal Character which have been made by others. That of Marks or Letters by Cicero ; that of numbers by an Ingenious Country-man of our own [dans marge Mr. Beck of Ipswich], followed since by Becherus, and by Athanasius Kircher ; together with that other attempt towards an Universal Language, by Philip Labbé. All which are in this one respect defective, because they are not Philosophical; upon which account they are much more difficult, and less distinct. ». Wilkins mentionne, certes, aussi le projet de Cave Beck, qualifié d'« ingénieux » : il gravite dans le milieu de la *Royal Society*, mais il est l'auteur de l'un des premiers projets et des moins aboutis.

secrétaire. Les langues sont inscrites dans des espaces particuliers, qui influent sur leur morphologie-même, et la langue défendue par les membres de l'ordre jésuite n'est pas la même que celle élaborée par des *fellows* de la *Royal Society*.

Pourtant, le champ des concepteurs de langues universelles, dont le point commun est précisément d'être des membres plus ou moins éminents de la République des Lettres on l'a vu, les unit et les projets circulent à l'intérieur de cet espace. La langue universelle est, *in fine*, celle « universellement connue des Savans & des Gens de qualité », pour reprendre l'expression de Besnier à propos du latin. Si ce dernier en vient à ne plus être élu, la langue le remplaçant se doit de reprendre sa surface sociale, devenir la langue du cosmopolite, « universelle », mais *depuis l'Europe*. Les chiffres utilisés par Cave Beck, dans le projet dont nous étions partis, renvoient, en fait, à un dictionnaire numéroté, en anglais. Et, sur le frontispice, c'est l'Europe, assimilée à l'Angleterre, qui dicte les conditions linguistiques d'une communication apaisée aux trois autres parties du monde.